

Théâtre Bel-air, Lausanne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pendant que M. Perdonnet accomplissait sa vertigineuse descente.

— Pincé, monsieur Perdonnet !

— Ah !...

Perdonnet était maintenant à dix pas. Mais une force irrésistible le portait en avant et, quand il passa près du paysan, comme une flèche, la peur d'un bain, en cette saison, dans l'eau froide et profonde, l'instinct aussi de la conservation, si vivace chez ceux qui tuent, le firent se cramponner désespérément au père Benoît, qu'il culbuta avec la hotte, parmi les choux... Le lièvre, tout ahuri de l'aventure, ne considéra pas longuement Perdonnet et Benoît, qui se relevaient en jurant ; il secoua sa fine petite tête sanglante, s'étira, prit son élan et disparut.

LE PETIT AUTEUR DRAMATIQUE.

IMIDEMENT, le cœur lui sautant très fort dans la poitrine, le petit auteur dramatique — son manuscrit sous son bras — franchit le seuil du bureau directorial.

Ils étaient là trois directeurs, trois associés qui l'attendaient.

Les salutations échangées, tout de suite la lecture de l'ouvrage commença.

Tout d'abord, le petit auteur dramatique, la voix tremblante, la bouche sèche, lut mal ; mais, de minute en minute, l'aplomb venant, l'organe s'affermir. Ce fut un triomphe, car la pièce était bien faite et très intéressante.

Elle plut énormément aux trois directeurs qui, tout aussitôt, entrèrent sans plus tarder dans le vif de la question.

— (Très bien ! parfait ! fit le premier, votre pièce nous convient au possible ; mais il y a un *mais*, il faut, pour que nous la montions, nous entendre à l'avance sur certains points capitaux... oui, l'expression est juste. Vous devez comprendre, cher monsieur, de quels frais se trouve accompagnée la mise à la scène d'un ouvrage de cette importance ; il faudrait donc que vous nous fissiez quelques concessions sur vos droits. De cette façon nous pourrions, pour les décors, atteindre la perfection.

— Oh ! mais qu'à cela ne tienne, répondit en souriant le petit auteur dramatique. Les droits dans notre théâtre sont de... ?

— Douze pour cent.

— Eh bien ! je n'en prendrai que huit, voilà tout !

Et, radieux, le petit auteur dramatique gagna déjà la sortie, lorsque, très amical :

— Pardon, objecta souriant le second directeur, mais les costumes ? Cela coûte cher, des costumes, et vous n'y pensez pas ?

— Alors, dit sans trop hésiter le petit auteur dramatique, je ne prendrai que six pour cent.

Et, pivotant sur ses talons, il fit quelques pas vers la porte.

La voix du troisième directeur l'arrêta soudain.

— Et le ballet ? intervenait-il, insinuant ; vous l'oubliez aussi, monsieur. Des danseuses ; dix, vingt, trente danseuses ! Elles se font payer, les danseuses !

Cette fois, le petit auteur dramatique eut un long moment d'hésitation. On le dépouillait là, comme dans un bois, il le sentait.

Ce fut cependant d'une voix ferme qu'il répliqua, mais d'un ton un peu sec :

— Alors, messieurs, je ne toucherai que du trois pour cent. C'est entendu ?

— Entendu, lui répondirent d'une même voix les trois associés.

Alors, lentement, mais moins ému, bien moins ému qu'à son arrivée, le petit auteur dramatique, ayant salué, gagna la porte.

Mais arrivé là, il pivota brusquement sur ses talons et, revenant sur ses pas :

— Au fait, dit-il, pendant qu'un sourire singulier plissait ses lèvres, j'avais oublié...

— Quoi donc ? firent les directeurs.

Et très aimable, le petit auteur dramatique acheva :

— J'avais oublié de vous laisser ma montre avec ma chaîne.

LE FEUILLETON



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL

Impossible de se faire une idée de notre découragement. Exténués par le mal de mer, mal nourris, et, par-dessus le marché, sans le sou, nous nous retrouvions dans le port maudit où nous avions déjà tant souffert.

Les bâtiments de transport, qui avaient voulu lutter contre l'ouragan, étaient rentrés à Lisbonne désespérés : voiles déchirées et mâts brisés. Que faire dans une si déplorable situation ? Prendre son mal en patience et s'entraider, ou bien répéter, comme le malheureux Candide, que *c'est toujours pour le mieux*, etc. Il fallut cinquante jours pour réparer nos avaries et faire des vivres, car les 159 hommes embarqués sur notre transport demandaient à manger.

Nous repartîmes de Lisbonne le 14 janvier 1809. Le temps étant très favorable, nous arrivâmes pendant la nuit du 20 au 21 janvier dans la baie de Quiberon. Durant le trajet de Lisbonne à la côte de France, nous rencontrâmes deux navires dématés et abandonnés, dont les équipages, en voulant se sauver, avaient probablement péri.

Arrivés en rade, on croira que toutes nos tribulations étaient terminées ; pas le moins du monde ! A l'aide de chasse-marée, nous débarquâmes d'abord nos équipages, puis le colonel Segesser et le commandant Delaharpe, accompagnés de sept officiers. (Ils étaient onze à bord et dans la même cabine avec une cinquantaine de soldats.) Enfin, les voiles donc à terre !

Quant à moi, ayant promis de rester le dernier à bord, j'étais avec mon ami Prud'homme de Rolle et 110 hommes, en attendant notre tour. Mais ne voilà-t-il pas qu'une tempête éclate tout à coup ; l'horizon s'obscurcit, la nuit devient sombre et terrible. Chassant sur nos ancres, nous ne savions trop ce que nous allions devenir, lorsque la frégate qui croisait devant la rade envoya quelques chaloupes à notre secours. Sans cette circonstance, nous nous perdions corps et biens, comme les deux autres transports. On alléga notre navire en le démantant. Jusqu'au 24 janvier, à 11 heures du matin, jour où put s'effectuer notre débarquement, nous passâmes de terribles moments. Jamais, je l'avoue, je n'ai éprouvé une joie plus grande qu'au moment où nous touchions la terre. Après avoir passé par les angoisses d'un naufrage imminent, encore mal affermis sur nos jambes, il nous fallut faire sept lieues, dès le premier jour, pour rejoindre notre colonel, à Vannes.

Il s'est passé à bord des faits qui ne sont pas à l'honneur des marins anglais. Avant de quitter les côtes du Portugal, nous avons vu une grande partie de notre bataillon enlevé par la violence. Sous des prétextes futiles, on nous faisait passer d'un navire sur un autre, et, pendant la nuit, une quinzaine d'hommes et quelquefois davantage, armés de pistolets, montaient à l'abordage, enfermaient les officiers dans leurs cabines et excitaient nos soldats à la révolte. A la suite de moyens si odieux, beaucoup d'hommes disparaissaient. Aussi notre pauvre bataillon, en entrant à Vannes, était-il réduit à 315 hommes, non compris, il est vrai, les grenadiers, rentrés en France longtemps avant nous. Dans ces 315 hommes, j'étais fier de compter 200 Vaudois, qui ne voulurent jamais quitter leurs officiers et leur drapeau. Honneur à eux ; honneur à leur fidélité ! Sans me flatter, je puis dire que c'est à mon ami Prud'homme et à mes efforts qu'est dû ce résultat. En dépit d'indignes persécutions, nous n'avons perdu que sept soldats vaudois, encore durent-ils céder à la force.

Un soir que ces misérables cherchaient à nous surprendre, j'en vis arriver un certain nombre. La sentinelle cria : « Qui vive ? » Ils répondirent : « Amis ! » J'avais défendu de leur permettre, sous aucun prétexte, de monter à bord ; mais, sans

s'inquiéter de mes ordres, ils sautèrent sur le pont, comme s'il se fût agi d'un abordage. Me trouvant prêt, pistolets à la ceinture et le sabre à la main, je résolus de me venger. Les drôles voulaient me jeter à fond de côle : il fallait en finir et leur donner une leçon. D'un coup de pistolet, je fis sauter la cervelle à celui qui me menaçait, et, mon sabre à la main, je mis en fuite tous ces scélérats. Voyant ma résistance, ils se jetèrent pêle-mêle dans leurs canots. Quand mes camarades arrivèrent, j'en avais échappé un grand nombre ; ils m'aiderent à jeter par-dessus bord tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite. Si l'on disait jamais que les Suisses ont déserté, je saurais dire comment les faits se sont passés et à quelles abominables persécutions nous avons été en butte.

Je n'ai pu embarquer ni mon cheval ni mon porte-manteau. Tout m'a été enlevé, et je suis rentré en France dans un état pitoyable. Mais oublions tout cela et tâchons de nous remettre afin de recommencer une nouvelle campagne, plus heureuse et plus glorieuse, s'il est possible, pour notre régiment et pour l'empereur. »

(A suivre).

Théâtre Bel-Air, Lausanne. — « Jean-Louis aux frontières », par le « Théâtre Vaudois ». — Pour clôturer sa saison 1929-1930, selon la tradition, le « Théâtre Vaudois » donnera quatre représentations à Lausanne, au Théâtre Bel-Air, de « Jean-Louis aux frontières », pièce villageoise en 4 actes de M. Marius Chamot, les vendredi 25, samedi 26 et dimanche 27 avril, à 20 h. 30, avec une seule matinée ce dernier dimanche, à 14 h. 30.

Ce succès sans précédent, qui bat les records du « Théâtre Vaudois » fut joué 192 fois en Suisse pendant la saison 1918-1919, dont 21 à Genève, 14 à Lausanne, 9 à Vevey, etc. Il est donc à prévoir que cette pièce d'amusante fera bien quatre salles absolument comblées à Lausanne cette année.

On peut retenir ses places à l'avance chez Hipp, tabacs, Grand-Pont, par correspondance ou par téléphone (No 22.290) en envoyant les fonds par mandat postal. Il ne sera pas adressé de billets contre remboursement. (Consulter les affiches).

Au Bourg-Ciné-Sonore, la « Poupée de Broadway » un film sonore et chantant gai ayant comme vedette Alice White, une étoile naissante. C'est un film charmant, pétillant d'esprit. Vous passerez au Bourg, cette semaine, une heure au music-hall, une heure pleine de gaieté et d'humour, une heure qu'Alice White animera de sa verve endiablée, de sa vivacité primesautière, de son charme piquant ! Tous les jours matinées à 15 h. Samedi et dimanche deux matinées à 14 h. et 16 h. 30.

Le genre idéal. — Le millionnaire. — Vous en avez un toupot ! Vous voulez épouser ma fille et vous vivez encore aux crochets de votre père...

Pour la rédaction :

J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RD

Le vrai chemisier-spécialiste

Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIONNÉES,
COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.

Robert DODILLE

Lausanne Haldimand, 11

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE

DENIER & Co

Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois